

## Festival de Venise Une affaire de films

Simone Suchet et Michèle Borghi

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22404ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Suchet, S. & Borghi, M. (1988). Festival de Venise : une affaire de films. *24 images*, (41), 58–59.

collaboration (Aki, auteur, est le scénariste de tous les films) et certains traits communs dans l'exposition du territoire finlandais aux tonalités d'ocre sali, on ne peut annexer leurs deux univers. Leur Finlande respective est plantée d'êtres presque opposés, fortement incrustés et indissociables de leurs origines chez Aki, figures modelables au gré des petits mythes et stéréotypes qu'ils endossent chez Mika. Pour dire vite, alors qu'Aki se réclame de Bresson, Mika lorgnerait plutôt vers le cinéma de genre, ce que confirme son dernier film *Helsinki-Napoli All Night Long* où, pour bien marquer le coup, il convoque devant les caméras Wenders, Jarmusch, Sam Fuller et Eddie Constantine... rien de moins. *Helsinki-Napoli* est sans doute pour Mika le film des désirs comblés puisqu'il y accède enfin à son panthéon. Mais après *Rosso* et *The Clan - The Tale of the Frog*, où il parvenait à créer un genre à lui seul — une sorte de polar finlandais anarchique peuplé de sous-prolétaires —, *Helsinki-Napoli* fixerait plutôt les limites du cinéaste. Filmé avec virtuosité, le film est un morceau de bravoure très drôle, un polar tarabiscoté qui sacrifie trop facilement aux effets de style, ce qu'évitaient les films précédents plus arrimés à la Finlande. Il reste un flot d'images vives et fluides qui ne dépareraient pas les écrans américains que Mika semble convoiter.

Aki Kaurismaki avec *Shadows* démontre l'extrême rigueur de son projet formel, empreint d'un classicisme serein propice à la mise au jour des sentiments. Sentiments maigres mais dévastateurs d'êtres dépouillés, engoncés dans leur condition sociale. Présent à Toronto, le cinéaste me confiait la souffrance qui l'avait accompagné tout au long du tournage, son incertitude d'être compris. *Shadows* adhère en effet à un réalisme âpre, à la limite d'une absence de style. Porté par l'émotion que lui inspirent ses personnages d'ouvriers, il met à leur service une mise en scène dépouillée, imperceptible comme le sont les liens qui les rattachent à la vie. Il y a peu d'exemples d'une saisie aussi prégnante d'un réel terne progressivement illuminé par un amour qui émerge, d'un quasi-effacement de l'auteur, inquiet d'entacher par son intervention la pureté de son histoire. Suprême modestie d'un cinéaste sûr de son talent.

Un talent à l'oeuvre dès son premier film, *Crime and Punishment*. Intrépide, Aki Kaurismaki s'est attaqué à Dostoïevski pour son coup d'envoi, réussissant un film aux accents bressoniens, abouti comme il est presque sacrilège qu'un premier film le soit. Insérés en alternance entre *Shadows in Paradise* et *Crime and Punishment*, deux films en noir et blanc: *Calamari Union* et le récent *Hamlet Goes Business* (voir dans le présent numéro la couverture du Festival du nouveau cinéma), films que le cinéaste affirme avoir tournés "de la main gauche", dans un esprit ludique, par provocation. C'est qu'il comble ainsi son besoin de faire de "mauvais films", déclare-t-il, pour respirer un peu et se dégager du poids émotionnel qu'il doit supporter dans l'élaboration des films auxquels il ne peut échapper. Bref, Aki Kaurismaki est un cinéaste déjà confirmé, jeune, dont l'essentiel de l'oeuvre reste à venir. Il filme dans un pays de population moindre que le Québec et dont l'industrie cinématographique en est à un stade de développement semblable. Ses méthodes sont celles du clan et de l'auto-production, ses budgets sont dérisoires... Avis aux intéressés.

Le sens prémonitoire des programmeurs du Festival of Festivals sera confirmé lorsque le duo finlandais sera plus unanimement connu et loué, Aki ici, Mika là, selon des conceptions peut-être divergentes du cinéma, mais dans la communauté du talent. ●

## UNE AFFAIRE DE FILMS

par Simone Suchet  
et Michèle Borghi

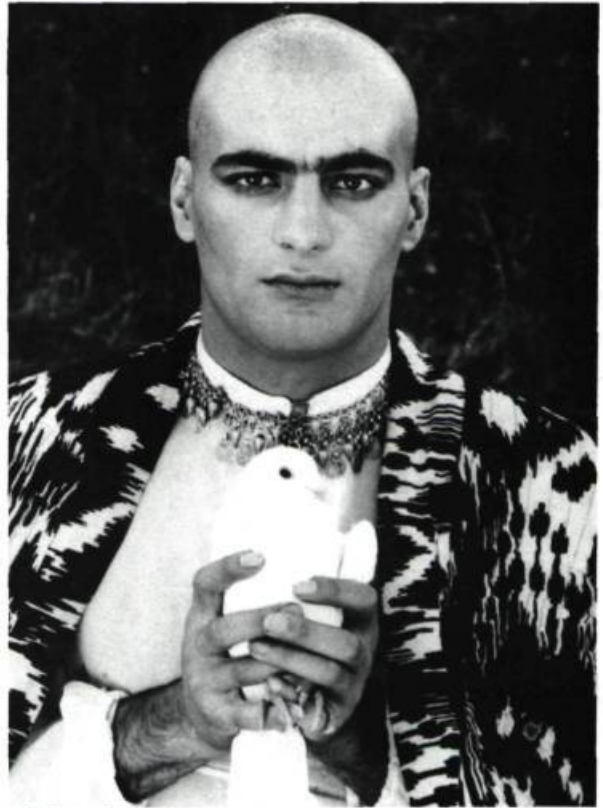
La Mostra demeure fidèle à ses exigences et à sa réputation. Des films peu nombreux (22 en compétition — 62 au total sans compter les 22 de l'hommage à Pier Paolo Pasolini) mais souvent novateurs, parfois audacieux. Les Américains étaient venus, cette année, fort nombreux et ont aisément remporté le trophée de la couverture médiatique avec le désopilant et sympathique *Who Framed Roger Rabbit* de Robert Zemeckis et les innombrables rebondissements de l'affaire Scorsese. Présentera-t-il ? Présentera pas *The Last Temptation of Christ*? C'est finalement le Procureur de la République italienne qui a demandé le classement du dossier (un avocat milanais avait demandé la mise sous séquestre du film) permettant ainsi la projection de ce film tant controversé, condamné par la Conférence de l'Épiscopat italien et par Radio-Vatican. Scandale! Scandale encore avec le film de Claude Chabrol *Une affaire de femmes* qui s'attira la condamnation de Radio-Vatican qui qualifia de sacrilège le "Je vous salue, Marie pleine de merde. Le fruit de vos entrailles est pourri" que prononce l'héroïne avant d'être exécutée, et les foudres du parquet de Venise qui a ouvert une enquête pour blasphème. Claude Chabrol signe avec cette chronique des années noires de l'occupation allemande un film sobre et classique qui condamne l'hypocrisie et la satisfaction bien-pensante d'une France malade de moralité. Scandale aussi mais de moindre amplitude avec *Encore - Once More* de Paul Vecchiali, un film sur l'amour mais plus encore sur les misères de l'amour, et sur le sida. Paul Vecchiali a signé là un film courageux dans son propos, audacieux dans son parti pris esthétique (raconter dix ans de la vie d'un homme en neuf plans d'égale durée) et sincère. Scandale d'un autre genre: le très beau film de Léa Pool *À corps perdu*, seul film de la compétition réalisé par une femme et produit par une femme, honteusement ignoré par la critique française, mal compris par la critique italienne. Fort heureusement, le public qui sait encore écouter les battements de son coeur lui a fait une ovation.

Autre caractéristique de cette édition 88: le nombre important de films qui ont une origine littéraire, que ce soit *Burning Secret* d'Andrew Birkin d'après Stefan Zweig, *La leggenda del santo bevitore* de Ermanno Olmi d'après Joseph Roth, *Tempos difíceis* de João Botelho d'après Charles Dickens en passant par *Le moine noir* de Ivan Vladimovic Dichovicny ou encore *Un homme très vieux avec des ailes énormes* de Fernando Birri d'après Gabriel Garcia Marquez. Pour la première fois de sa déjà longue et respectacle carrière, Ermanno Olmi a puisé son inspiration dans un livre, à savoir *La leggenda del santo bevitore* de l'écrivain autrichien Joseph

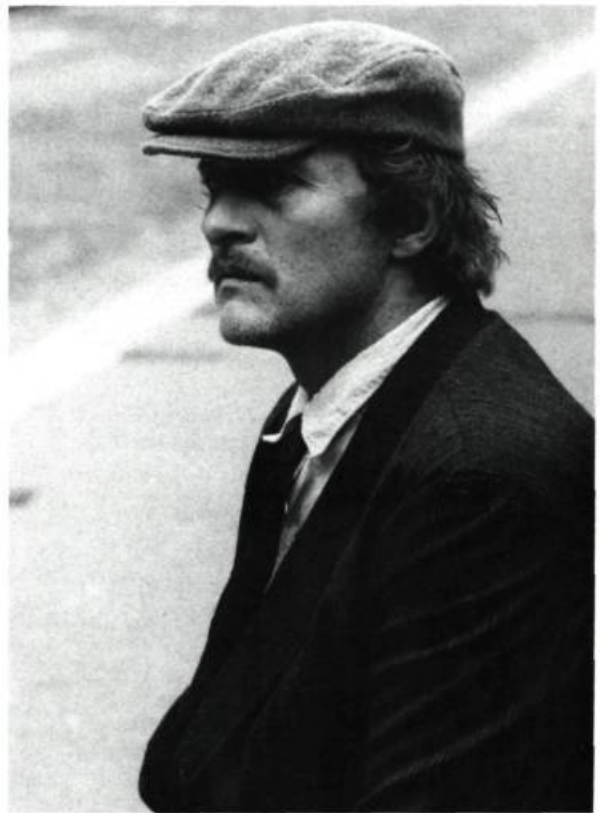
# FESTIVAL DE VENISE

Roth. Tournant ou simple avatar d'une carrière riche et jalonnée de succès, ce dernier film de l'auteur de *L'albero degli zoccoli* tourné à Paris, en anglais, avec des comédiens professionnels est pourtant très proche de l'univers du réalisateur. Andréas, ancien mineur de Silésie devenu alcoolique rencontre un personnage mystérieux qui lui donne deux cents francs. Andréas, homme d'honneur ne les accepte qu'à condition de pouvoir les rendre. L'homme lui demande d'en faire offrande à Sainte Thérèse de Lisieux. Débute alors une série de petits miracles et Andréas oublie pendant deux semaines de remettre l'argent. Mais le troisième dimanche, il trouve le courage nécessaire et dépose l'argent comme convenu. Une oeuvre riche, sensible, au charme onirique, tournée dans un Paris qui tient plus de l'imagination que de la réalité, interprétée avec un charme primesautier par l'espiègle Sandrine Dumas et une grande rigueur par Rutger Hauer. Ce film qui ose dire que l'argent n'est pas nécessairement corrupteur et que le partage avec l'autre et le don de soi demeurent des valeurs fondamentales de l'existence a obtenu un Lion d'or bien mérité. Le Lion d'argent pour la meilleure mise en scène est revenu à Théo Angelopoulos pour le superbe *Paysage dans le brouillard* (voir critique).

Dans les sections parallèles, nous retiendrons le film *Un petit monastère en Toscane* d'Otar Ioseliani, un petit bijou de fraîcheur, d'humour et d'intelligence qui présente une communauté de moines français installée en Toscane. Le film scrute le quotidien opposant la vie simple, austère mais sereine des religieux à celle laborieuse, active et bousculée des paysans aisés. *Monologue* du cinéaste indien Adoor Gopalakrishnan, également membre du jury, se présente comme un portrait en deux temps du protagoniste Ajayan. Ce film délicat et sensible propose une réflexion sur l'expression créatrice en tant que processus de perception, de sélection et d'adaptation de l'expérience vécue. Les images fortement évocatrices parlent d'elles-mêmes sans mots inutiles. Sergueï Paradjanov présentait *Asbik Kerib*, une légende superbement mise en images qui relate les amours contrariées d'un jeune musicien pauvre, amoureux d'une jeune fille riche. L'oeuvre est chatoyante, symbolique, chargée de toute la culture d'un peuple. Car chez Paradjanov, le cinéma se fait encore poésie. Et enfin pour terminer le chaleureux *Mortu Nega* de Flora Gomes premier film réalisé en Guinée-Bissau, sorte de film historique qui raconte, à travers l'épopée de Diringa, mère courage africaine, la libération de ce pays du joug de la colonisation portugaise. Un film sincère et spontané. Un film riche d'espoir et éclairé par la présence incandescente de la radieuse Bya Gomes. ●



Asbik Kerib de Sergueï Paradjanov



Rutger Hauer dans *La légende du saint buveur* de Ermanno Olmi : Lion d'or, Venise 1988.